

enveloppa tous ses membres et elle ouvrit la porte toute grande : — Folle que je suis ! murmura-t-elle. La Marannelé avait entendu une voix fraîche et sonore l'appeler joyeusement.

Au même instant Fritz et Christly, tenant chacun par la main Grettly, que l'air froid de la nuit avait ranimée, se précipitèrent dans la cabane comme une véritable avalanche.

— Mère, dit Fritz en souriant, vous guettiez impatiemment le retour de vos enfants, n'est-ce pas ? Eh bien ! continua-t-il en lui jetant Grettly dans les bras, vous n'aurez pas perdu pour attendre, car au lieu de deux enfants, en voilà trois qui vous arrivent.

La Marannelé restait immobile et stupéfaite ; elle n'embrassait pas la jeune fille, elle ne la serrait pas contre son cœur, elle n'admirait pas sa beauté et sa grâce ; elle se disait en elle-même : La vision avait raison, c'est là qu'est le malheur !

— Il faut donc vous embrasser de force, bonne nourrice ! dit Grettly en jetant avec un abandon charmant ses deux bras autour du cou de la veuve. Ah ! je le vois bien, les absents ont tort, vous m'avez oublié, ou bien j'ai grandi, et vous ne reconnaissez plus votre petite chèvre, comme vous m'appeliez, Grettly la sauteuse, Grettly la turbulente !

Le cœur de la Marannelé se fondait dans sa poitrine ; elle saisit l'enfant dans ses bras robustes, et la baisa avec une sorte d'emportement :

— Ne pas te reconnaître, toi, ma Grettly ! mon enfant bien-aimée ! Mais crois-tu donc que je t'aie perdue de vue un seul jour, une heure, une minute ! N'ai-je pas prié pour toi autant que pour mes deux fils, — et le soir n'entendais-je pas ta voix à mon oreille, avant de m'endormir ? Oui, tu es bien belle, bien grande, bien sage maintenant, tu es une demoiselle, et pourtant...

— Ah ! vous allez me faire peur, nourrice ; je ne suis pas si changée que cela ! dit Grettly ; je n'ai rien oublié du passé et je connais aussi bien que vous la place de vos fioles, de vos bocaux et de vos vilains lézards !

— Ainsi tu reviens à la forêt, mon enfant ! demanda la veuve.

— Oui, la Marannelé, répondit Gaspar Melzer entrant le dernier, et j'ai voulu que sa première visite fût pour vous.

La veuve le regarda fixement ; Gaspar embarrassé baissa les yeux.

Marguerite reprit avec un soupir :

— Enfin j'ai quitté le couvent pour n'y retourner jamais. N'est-ce pas, mon père ? continua-t-elle, en rejetant par un gracieux mouvement sa tête blonde en arrière pour rencontrer le visage du vieillard.

— Oui, mon enfant, répondit celui-ci, et nous ne nous quitterons plus jusqu'au jour où le mari que je t'aurai choisi t'emmènera de la maison paternelle.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent ; nous ne savons quel fluide s'en échappa, mais Marguerite se sentit rougir, et Fritz eut un tressaillement au fond du cœur. Dans ce mystérieux échange, toute leur jeunesse avait revécu avec sa poésie innocente ; ils avaient revu les arbres escaladés par Fritz, et dont les fruits pleuvaient dans le tablier de Grettly, les ruisseaux gonflés qu'elle avait traversés sur le dos de son ami, les vieilles ruines festonnées de lierre s'éboulant sous leurs pas à l'heure où le soleil couchant dorait les chevrefeuilles ; mais ce coup d'œil si rapide et si profond n'avait pas échappé à la veuve.

Elle posa ses deux mains sur les épaules de Marguerite, s'éloigna d'un pas et l'examina avec une attention radieuse :

— Oui, tu t'es transformée pendant ces trois années passées loin du pays, ma chère enfant ; tu es plus belle que toutes les belles filles de la forêt, et comme tu es aussi bonne que belle, heureux sera le mari que ton père choisira.

— N'est-ce pas, la Marannelé ? reprit Melzer en relevant la tête avec orgueil ; mais la veuve regardant tout à coup son fils, qui contemplait Marguerite avec extase, ne répondit pas ; car elle sentit son cœur se serrer.

— Et tu seras encore plus heureuse de me revoir, nourrice, reprit Marguerite, quand tu apprendras que sans Fritz et Christly je serais sans doute morte en ce moment.